

## **Position de thèse :**

*L'Amour des livres la plume à la main : écrivains bibliophiles du XIX<sup>e</sup> siècle*

Par Marine Le Bail

Thèse de doctorat en lettres modernes codirigée par Fabienne Bercegol et Françoise Mélonio, soutenue le 2 décembre 2016 à l'université Toulouse Jean Jaurès devant un jury composé de :

Madame Fabienne Bercegol,  
Madame Claire Lesage,  
Madame Françoise Mélonio,  
Monsieur Jean-Yves Mollier,  
Madame Dominique Pety,  
Monsieur Daniel Sangsue (président du jury).

« Siècle de l'histoire », le XIX<sup>e</sup> siècle pourrait aussi être celui du livre et de la passion du livre, motif dont la fortune littéraire transparait à travers les nombreuses mises en fiction dont il fait l'objet tout au long de cette période. Le principal objectif de ce travail de recherche consistait justement à démontrer l'intérêt qu'il pouvait y avoir à lire ou relire une partie de l'histoire littéraire et culturelle du XIX<sup>e</sup> siècle au prisme de pratiques bibliophiles que la rupture révolutionnaire a contribué à redéfinir en profondeur, en favorisant l'irruption, sur le marché du livre rare, de masses considérables d'éditions anciennes, curieuses et précieuses. Au carrefour de l'histoire du livre, de l'analyse textuelle, et de l'histoire littéraire, il s'agissait ainsi de montrer en quoi la figure du bibliophile occupait une place singulière au sein de la vaste galerie des hommes de lettres du XIX<sup>e</sup> siècle, et de quelle manière ce positionnement original se trouvait susceptible d'aboutir à des pratiques d'écriture inédites.

Le premier volet de cette étude, d'ordre essentiellement historique et méthodologique, devait aboutir à une définition informée du phénomène bibliophile au XIX<sup>e</sup> siècle, propre à permettre l'établissement d'un corpus cohérent d'écrivains bibliophiles. La multiplicité et le caractère parfois contradictoire des définitions successivement élaborées au cours de la période pour rendre compte du phénomène bibliophile constituent à cet égard autant d'écueils définitoires qu'il importe de contourner. Le seul critère d'une pratique collectionneuse avérée, par exemple, se révèle insuffisant pour rendre compte de l'extrême diversité des postures et des activités cultivées par le monde des amateurs de livres pendant cette période. Il importe néanmoins avant toutes choses de recontextualiser la bibliophilie dix-neuviémiste et de rappeler le cadre historique dans lequel elle a trouvé à se déployer, en rupture avec le cadre de l'Ancien Régime. En effet, les années de la Révolution ont consacré le basculement de la collection de livres, loisir à l'origine essentiellement nobiliaire, dans l'âge démocratique ; dans le même temps,

L'essor de la bibliophilie au XIX<sup>e</sup> siècle doit également être évalué à l'aune du succès croissant des pratiques générales de collection et de la nouvelle frénésie de « muséalisation » qui en découle, en même temps que mis en lien avec les débuts de la Seconde révolution du livre et l'industrialisation du secteur éditorial (chapitre 1). Le second chapitre porte quant à lui sur l'étude de la réception de la figure du bibliophile dix-neuviémiste, aussi bien à travers les textes théoriques –essais, manuels, physiologies – qui en traitent à l'époque que dans le cadre des études universitaires plus récemment consacrées à la question, en lien, notamment, avec l'essor des recherches menées autour des pratiques de collection. C'est ainsi qu'il devient possible, dans un troisième chapitre, de formuler un modèle définitoire d'ensemble propre à appréhender les différentes manifestations possibles d'une *conscience bibliophilique* du livre, en retenant, outre la présence attestée d'une bibliothèque de collection, les deux critères complémentaires que sont l'intégration dans une forme de sociabilité bibliophilique et l'élaboration d'une certaine identité auctoriale innervée par le rapport au livre. Ce travail de redéfinition préalable trouve à se prolonger par l'établissement d'un corpus d'auteurs bibliophiles dont la fortune s'avère extrêmement variable, entre écrivains déjà consacrés par les études universitaires, à l'image de Gérard de Nerval ou Barbey d'Aurevilly, demi-gloires littéraires sombrées dans l'oubli telles que Jules Janin, Paul Lacroix et Anatole France, ou encore figures reléguées dans les marges géographiques, génériques et esthétiques du panthéon littéraire de la période (l'érudit et romancier régionaliste Firmin Boissin, les polygraphes Octave Uzanne ou Charles Cousin).

La seconde grande partie de cette thèse s'attache davantage à la description et à l'analyse de certains traits stylistiques et formels récurrents permettant de dresser les contours d'une véritable « poétique de la bibliophilie », à travers l'étude de textes fictionnels souvent peu connus. Dans un premier temps, il s'agit de mettre en lumière le phénomène qui conduit nombre d'auteurs bibliophiles à recourir à l'écriture comme à un véritable laboratoire destiné à interroger les angoisses inhérentes à leur passion pour les tourner en dérision, mais aussi à exalter et magnifier les jouissances procurées par leur rapport fusionnel au livre. L'écriture devient le prolongement naturel de la collection de livres, tout en s'affirmant comme un moyen d'exploration privilégié pour en révéler les failles, les tensions ou les apories : reconfigurée par le biais de l'écriture, la bibliophilie apparaît dès lors comme un objet proprement poétique. On assiste en effet au déploiement de motifs et schémas narratifs récurrents dans *Le Bibliomane* de Charles Nodier (1831), *L'Archevêché et le choléra* de Paul Lacroix (1835), *L'Enfer du bibliophile* de Charles Asselineau (1860) ou encore les *Contes pour les bibliophiles* d'Octave Uzanne (1895). Cette approche thématique permet ainsi de révéler la cohérence d'un objet textuel bien spécifique, celui du récit bibliophilique, dont on ne peut que constater la fortune sur l'ensemble de la période. Or,

tous ces récits ont également en commun de mobiliser une poétique de la distanciation, qui passe de manière privilégiée par le recours à divers procédés de caricature et de dérision, ou encore à un registre fantastique volontiers détourné sur un mode ludique. Les écrivains bibliophiles recourent ainsi à l'écriture comme à un véritable laboratoire destiné à interroger les angoisses inhérentes à leur passion afin de mieux les tourner en dérision, ce qui ouvre la voie à une lecture d'ordre exemplaire (chapitre 5). Pour autant, il ne s'agit pas d'ignorer la manière dont l'écriture, en particulier descriptive, s'efforce tout autant d'exalter le sentiment d'euphorie qui découle de la possession des livres : chez les Goncourt, par exemple, l'écriture artiste parvient à préserver et sublimer le bonheur sensuel de l'amour des livres. L'ambiguïté constitutive de cette poétique de la bibliophilie, prise dans une tension constante entre l'euphorie de la possession et la hantise de la disparition, de la perte, en forme ainsi sans conteste l'un des traits les plus distinctifs (chapitre 6).

La troisième et dernière partie porte sur le positionnement des écrivains bibliophiles du XIX<sup>e</sup> siècle en termes d'histoire et d'historiographie littéraires, positionnement caractérisé par l'ambivalence d'une posture prise entre quête nostalgique des origines et élan utopiste vers une modernité refondatrice. En effet, l'exécration dans laquelle les bibliophiles tiennent l'essentiel des productions imprimées de leur époque les incite à se réfugier dans un culte nostalgique du passé marqué par le fantasme d'un âge d'or originel, Nodier en étant peut-être le représentant le plus exemplaire. Une telle attitude, foncièrement rétrospective, se traduit par un intérêt marqué pour l'écriture de l'histoire, y compris sur le plan local et régional, mais aussi par une posture fétichisante à l'égard du livre ancien, élevé au rang de relique temporelle (chapitre 7). Dans le même temps, cependant, ce même refus de l'édition contemporaine peut se muer en élan centrifuge vers une modernité encore à venir parée de toutes les séductions de l'inconnu. Certains auteurs comme Charles Cousin ou Octave Uzanne s'efforcent ainsi d'aboutir à la création d'objets-livres singuliers marqués par une intrication permanente entre niveaux textuel et matériel, et contribuent de ce fait à redéfinir de nouvelles conditions d'émergence de la rareté. Plus profondément encore, la singularité de la posture adoptée par nos auteurs au sein du champ littéraire de la période les incite à relire les productions des siècles passés à l'aune de critères évaluatifs alternatifs, propres à conférer une nouvelle visibilité à des œuvres marginalisées ou ignorées par le discours institutionnel.

En définitive, la bibliophilie telle qu'elle se développe et se donne à voir au cours du XIX<sup>e</sup> siècle recouvre une réalité complexe et mouvante. Pratique socio-culturelle liée à la démocratisation de la collection privée, elle trouve à s'alimenter dans le rejet de l'industrialisation du secteur éditorial qui s'opère dès les années 1820, et s'efforce de renouer avec la sacralité désormais contestée de l'objet-livre ; concourant à mettre en relation éditeurs, libraires, écrivains,

bibliothécaires, et praticiens du livre, la bibliophilie se laisse également appréhender comme un vaste réseau dont les maillons s'entrecroisent en bien des points avec celui de la république des lettres, favorisant les échanges de toute sorte. Dans le même temps, la passion du livre s'affirme néanmoins tout autant comme un objet proprement poétique, dans la mesure où elle est nourrie par une représentation proprement fantasmatique de l'objet-livre et travaillée en permanence par la tentation de l'échappée fictionnelle : c'est à ce titre qu'elle nous offre une voie d'accès privilégiée à l'imaginaire collectif du XIX<sup>e</sup> siècle et se révèle représentative des hésitations de son temps, entre ancrage dans la création littéraire ou éditoriale contemporaine et aspiration à rendre au livre l'*aura* dont l'avènement de l'âge démocratique l'a privé.